The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	Les récits de vulgarisation scientifique lecteurs et juges de La Fontaine (1850-1900)
Author(s)	Garrabet, Christophe
Citation	言語文化共同研究プロジェクト. 2017, 2016, p. 23-32
Version Type	VoR
URL	https://doi.org/10.18910/62006
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

Les récits de vulgarisation scientifique lecteurs et juges de La Fontaine (1850-1900)[1]

Christophe Garrabet

Introduction / Présentation du corpus

La vulgarisation scientifique connaît dans la seconde moitié du XIXe siècle un âge d'or marqué à la fois par la diversification et la massification de ses productions, et par la prédominance nouvelle accordée à l'écrit. Certains vulgarisateurs vont alors faire le choix d'une forme romancée pour assurer la transmission au plus grand nombre des savoirs, en particulier ceux des sciences naturelles : ces dernières sont en effet jugées plus susceptibles d'intéresser un public large car elles ont la réputation d'être récréatives et sont paradoxalement peu enseignées à l'école[2]. Ces « récits de vulgarisation scientifique[3] » fleurissent pendant toute la période et rencontrent un succès certain dont témoigne la cinquantaine de rééditions en quarante ans de l'*Histoire d'une bouchée de pain* (1861) de Jean Macé. Ces œuvres se différencient des romans de Jules Verne par leur visée purement didactique, se servant de la fiction comme d'un artifice pédagogique permettant une exposition plus plaisante des connaissances afin que « la vérité se pare des ornements de la fable[4] ». Nés en dehors du champ littéraire, ces textes vont ainsi constamment rappeler leur attachement premier à la véracité de leur propos, le fond (le

[1] Cet article est écrit avec le soutien de la Société Japonaise pour la Promotion des Sciences (JSPS).

[2] L'enseignement des sciences naturelles ne deviendra obligatoire à l'école primaire, niveau d'études le plus général au XIXe siècle puisque seule une minorité d'élèves accédait au secondaire, qu'avec la loi Jules Ferry du 28 mars 1882. Jusqu'à cette date, il n'avait ni programme, ni horaire réservé : la majeure partie des Français n'a donc quasiment pas reçu d'enseignement scientifique autre que mathématique.

[3] Sur ce genre ou ce sous-genre romanesque, voir mon article « La vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIXe siècle et le champ littéraire — les formes caractéristiques de la transmission des savoirs dans les romans de vulgarisation scientifique », *Études de Langue et Littérature Françaises*, Tokyo, Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises, nº 100, 2012, pp.75-94.

[4] Pitre-Chevalier « Préface-anecdote », p.X, in Arthur Mangin, *Voyage scientifique autour de ma chambre* (noté *VSC*), Paris, bureau du Musée des familles, 1862.

savoir) primant sur la forme (la « fable »), et tenter de s'imposer comme une littérature qui, grâce à son sérieux scientifique, peut prétendre à être qualifiée de réellement instructive.

Ces récits de vulgarisation vont donc être amenés à se comparer et à se confronter avec les figures plus anciennes de la littérature didactique, en particulier La Fontaine. Le fabuliste, que Sainte-Beuve appelle « l'Homère des Français », est en effet considéré tout au long du XIXe siècle comme un écrivain majeur dont on vante à la fois la langue et les qualités d'observateur du monde animal : dans un petit livre destiné aux enfants, sa peinture d'un héron, « dont il avait fait une étude si approfondie », est ainsi louée, les auteurs concluant qu' « aucun naturaliste ne décrit mieux cet oiseau[5] ». L'aspect morale des *Fables* (1668-1693) leur a aussi permis de conserver une place de choix dans l'éducation des jeunes Français qu'elles ont depuis l'Ancien Régime[6], jusqu'à leur intronisation dans l'école républicaine comme « la Bible laïque de la Troisième République[7] ». Au XIXe siècle, La Fontaine est donc un auteur à proprement parlé classique, puisque « sont réputés classiques les livres qui auront été prescrits pour l'enseignement dans les écoles[8] », à la fois étalon et parangon de toute littérature didactique traitant d'histoire naturelle. C'est donc à l'aune d'une figure institutionnalisée que les auteurs de « récits de vulgarisation scientifique » jaugent leur propre projet et tentent de le justifier.

Nous nous proposons ainsi dans cette étude d'analyser quelques références faites à La Fontaine dans les textes des auteurs les moins mineurs de ce genre maintenant largement oublié, afin de voir les prises de position des vulgarisateurs sur le fabuliste et de mieux cerner leur positionnement dans le champ de la littérature didactique. Les textes de cinq auteurs seront ici mobilisés : *Les Promenades du Dr Bob* (1886)[9] de Charles Beaugrand ; *Le Monde des insectes* (1864)[10] de Samuel-Henry Berthoud ;

---

[5] Julia de Fontenelle et Jean-Sébastien Eugène, *Histoire naturelle des Fables de La Fontaine d'après les descriptions choisies de Buffon*, Paris, Librairie classique et élémentaire de Madame V. Maire-Nyon, 1841, pp.II-III. Les vers de La Fontaine en question sont : « Monté sur ses longs pieds, allait, je ne sais où / Le Héron au long bec emmanché d'un long cou » (« Le Héron. La fille » VII, 4). L'éloge déroutant de ces deux vers renvoie peut-être à la triple répétition de « long », renforcée par l'adjectif « emmanché », qui appuie sur la valeur descriptive du portrait de cet oiseau longiligne.
[6] Voir à ce sujet le chapitre 7 « La mise en place du canon des auteurs classiques » in André Chervel, *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe siècle au XXe siècle*, Paris, Éditions Retz, 2006, pp.411-476.
[7] Ralph Albanese Jr., *La Fontaine à l'École Républicaine : Du poète universel au classique scolaire*, Charlottesville, Rookwood Press, 2003, p.i.
[8] « Arrêté relatif aux livres classiques qui doivent être mis à l'usage des lycées et des collèges » (17 septembre 1811), cité par André Chervel, *La culture scolaire : une approche historique*, Paris, Belin, 1998, p.118.
[9] Charles Beaugrand, *Les Promenades du Dr Bob. Histoire de deux jeunes naturalistes* (noté *PDB*), Paris, Delagrave, 1886.
[10] Samuel-Henry Berthoud, *Le Monde des insectes* (noté *MI*), Paris, Garnier Frères, 1864.

Histoire de la bûche (1867) et *Souvenirs entomologiques* (1891-1907)[11] de Jean-Henri Fabre ; *Histoire d'une bouchée de pain* (1861) et *Les Serviteurs de l'estomac* (1864)[12] de Jean Macé ; *Voyage scientifique autour de ma chambre* (1862)[13] de Arthur Mangin.

La Fontaine, une référence culturelle obligée

Les mentions faites à La Fontaine et à ses fables, les citations de certains de ces vers, tout comme les commentaires élogieux qui les accompagnent, sont trop nombreux dans les récits de vulgarisation scientifique pour en faire un relevé exhaustif, qui n'aurait d'ailleurs pas beaucoup de sens : ils témoignent d'une allégeance répétée au maître emblématique de la littérature didactique si ce n'est feinte, du moins avant tout de convention. Ces auteurs se réfèrent au fabuliste comme à une Autorité pour se mettre sous la protection de sa figure tutélaire, et voir du même coup leur propre projet vulgarisateur et littéraire justifié par son exemple. Même ceux qui se montrent par ailleurs très critiques envers La Fontaine sacrifient ainsi à l'éloge obligé, comme l'entomologiste Jean-Henri Fabre qui loue « le maître dans l'art de faire parler les bêtes », « la verve du bonhomme » et son « coup de pouce magistral[14] », reprenant à la fois l'image véhiculée par l'école d'un auteur véritable gaulois, nonchalant et généreux, et d'un styliste hors pair présenté comme modèle, avec Buffon, de la description animale.

Les références positives aux *Fables* sont donc avant tout des références culturelles qui jouent un rôle de monstration. Parler de La Fontaine et de ses textes, c'est dans un premier temps faire montre de sa qualité d'honnête homme qui connaît ses lettres. C'est aussi supposer que le lecteur partage cette même culture, et ainsi créer à bon compte une connivence avec lui dans un jeu de masquage et de reconnaissance : le plus souvent en effet les auteurs de récits de vulgarisation cachent le nom des fables dont il parle, comme s'ils le supposaient connu du lecteur, ou qu'ils veuillent par jeu le leur faire retrouver. Quelques lignes, un titre ou un épisode deviennent ainsi prétexte à un bon mot, ce qui cantonnent ces renvois à une marque ostentatoire de culture, à des clins d'œil

---

[11] Jean-Henri Fabre, *Histoire de la bûche. Récits sur la vie des plantes* (noté *HB*), Paris, Garnier Frères, 1867. Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques. Études sur l'instinct et les mœurs des insectes*, t.I et t.II (notés *SE.I* et *SE.II*), Paris, Robert Laffont Bouquins, 1989.
[12] Jean Macé, *Histoire d'une bouchée de pain. Lettres à une petite fille sur la vie de l'homme et des animaux* (noté *HBP*), Paris, Hetzel, 1880. Jean Macé, *Les Serviteurs de l'estomac. Pour faire suite à l'Histoire d'une bouchée de pain* (noté *LSE*), Paris, Hetzel, 1875.
[13] Arthur Mangin, *Op.cit.*
[14] *SE.II*, p.124.

à « ceux qui savent ». Par exemple, pour se plaindre d'avoir faim, un personnage du *Monde des insectes* de Samuel-Henry Berthoud cite un vers des « Membres et l'Estomac » (III, 2) et lance à son interlocuteur : « je ne suis pas, malheureusement, une créature éthérée, mon estomac est vide, et comme dit La Fontaine : *S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent*[15] ». La référence à la fable n'a qu'une valeur décorative, elle sert ici un propos très anecdotique, et permet seulement le trait d'esprit. Mais, même lorsqu'elle est insérée dans une explication scientifique sérieuse, sa fonction reste avant tout illustrative. Si Jean Macé, lors d'un exposé sur le rôle de la clavicule dans la mobilité du bras, renvoie à la fin de « L'âne et le petit chien » (IV, 5) pour montrer que les équidés, dépourvus de cet os, ne peuvent réaliser qu'un nombre très limité de mouvements avec leurs jambes, c'est sur un mode trivial. Il ne reconnaît pas de valeur scientifique à la fable, mais elle lui donne une image amusante qui soutient son propos. Il prend ainsi, au détour d'une phrase, l'exemple du baudet de La Fontaine qui, fatigué de travailler sans cesse et désirant jouir d'une vie confortable, décide de faire, comme le petit chien, bon accueil à ses maîtres en leur tendant la patte, ce qui lui attirera immanquablement des coups de bâton :

> Le cheval, dont les quatre jambes manœuvrent uniformément en droite ligne, n'a plus rien du tout ; et l'âne de La Fontaine, qui voulait caresser son maître, aurait eu besoin, pour faire le beau, d'une clavicule qu'il n'avait pas, pour ne pas parler du reste[16].

Il semble que les auteurs de récits de vulgarisation scientifique ne citent sérieusement que le La Fontaine moraliste. Ils utilisent abondamment ces préceptes de vertu, de devoir, de dignité, et se font l'écho de ses dénonciations des préjugés, des hypocrisies et des conventions sociales, dans la tradition de Molière ou de La Bruyère. De nombreuses occurrences montrent que ses fables sont convoquées pour donner une profondeur philosophique ou morale à des anecdotes scientifiques qui en étaient dépourvues. Un récit de Berthoud racontant l'observation de scolopendres lumineux que les personnages avaient pris de loin pour des « étoiles » dans la nuit reprend le canevas du « Chameau et les bâtons flottants » (IV, 10) et sa critique de la vacuité du paraître social et des faux-semblants, tout en évoquant ses derniers vers : « J'en sais beaucoup de

[15] *MI*, p.348.
[16] *LSE*, pp.80-81.

par le monde / À qui ceci conviendrait bien : / De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien ». Le vulgarisateur mime ainsi le mouvement de la fable, et fait sienne sa moralité :

> _ Oui, il ne faut pas se fier aux apparences ! interrompit la comtesse en riant. Voici nos belles et mystérieuses étoiles de tout à l'heure qui ne sont plus que des vers, et nos mangeurs d'étoiles que des étourneaux !
> _ Hélas ! c'est l'histoire de toutes les choses humaines !
> *De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.*
> _ Il y a un siècle, La Fontaine a dit la vérité que nous découvrons en ce moment…[17]

Conformément au statut dont jouit La Fontaine aussi bien dans les institutions scolaire et universitaire que dans les lettres du XIXe siècle, il apparaît dans les récits de vulgarisation scientifique à la fois comme un alibi culturel et comme une autorité morale : les références positives qui lui sont faites ont donc une fonction ostentatoire ou illustrative, et une fonction moralisante. Il est néanmoins frappant de constater qu'elles n'ont jamais de fonction scientifique.

De la correction à la critique de La Fontaine

Les auteurs de ces récits émettent des avis beaucoup plus nuancés sur la valeur du La Fontaine naturaliste, quand ils ne stigmatisent pas ses erreurs et ses dévoiements : ils se montrent très critiques vis-à-vis du fabuliste sur le terrain scientifique, et pointent les dérives idéologiques qui sous-tendent sa lecture de la nature. Les vulgarisateurs tracent d'ailleurs nettement une frontière entre la fable, comprise comme un récit mensonger pourvoyeur d'un faux merveilleux, et la réalité qu'ils s'attachent à décrire et à expliquer, pleine d'un merveilleux vrai ô combien supérieur. Charles Beaugrand s'étonne d'ailleurs avec malice qu'une histoire du fabuliste puisse dire vrai : dans une partie sous-titrée « une fable de La Fontaine qui devient une réalité ! », l'un de ses

[17] *MI*, p.348.

personnages, en rencontrant un corbeau qui parle, souffle ainsi ingénument que « jusqu'ici, [il] n'avai[t] vu de corbeaux parlants que dans les fables de La Fontaine[18] ».

La plupart des références à l'auteur classique sont ainsi suivies de développements corrigeant ou prolongeant les faits exposés dans ses textes : il lui est en effet reproché tour à tour ou d'être un mauvais observateur de la nature, ou d'en être un mauvais traducteur. Soit il se trompe, soit il n'explique pas assez. Fabre, qui a consacré sa vie à l'étude des insectes, est à ce sujet particulièrement sévère avec La Fontaine dans ses *Souvenirs entomologiques* : il s'en prend dans un chapitre intitulé « La fable de la cigale et de la fourmi » à « un récit de valeur fort contestable, où la morale est offensée tout autant que l'histoire naturelle », parlant d' « un conte de nourrice dont tout le mérite est d'être court », plein d' « étranges erreurs », avant de conclure de façon péremptoire sur sa nullité scientifique puisque « La Fontaine ne l'[= la cigale] a jamais entendue, ne l'a jamais vue[19] ». Ces critiques s'insèrent d'ailleurs dans une stratégie discursive globale d'exposition des savoirs, et ne sont donc pas dénuées d'arrière-pensées : elles servent d'une part le plus souvent de prétextes à l'introduction de la « leçon » dans le cours du récit, qu'elle justifie ; elles donnent d'autre part de la légitimité au nouveau genre didactique des récits de vulgarisation scientifique en mettant en avant sa fonction instructive. Fabre utilise ainsi au début d'un chapitre de l'*Histoire de la bûche* la fable « Le Chêne et le Roseau » (I, 22) à la fois comme embrayeur d'un discours savant sur la structure des tiges végétales, et comme moyen d'instiller subrepticement l'idée de la supériorité didactique de son récit sur celui de La Fontaine :

> « Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ; je plie et ne romps pas », répondait un jour le Roseau au Chêne orgueilleux que la bourrasque allait déraciner ; mais il se garda bien d'expliquer à l'arbre par quel mécanisme il se tirait d'affaire au sein de la tourmente déchaînée[20].

Cette posture a bien entendu trait à la revendication polémique d'une place pour cette littérature, comme le souligne très justement Hugues Marchal dans un article de *Romantisme* consacré à la vulgarisation entomologique : « en termes sociologiques, tout se passe comme si ce dernier [= La Fontaine], figure phare du champ didactique, y

[18] *PDB*, p.221.
[19] *SE.I*, pp.1052-1053.
[20] *HB*, pp.194-195.

occupait une position à laquelle les auteurs [de vulgarisation] prétendent, en attaquant ses erreurs épistémologiques[21] ». Néanmoins, les critiques ne se limitent pas au seul contenu scientifique des fables et à la prétention à un leadership. Les auteurs de récits de vulgarisation sont aussi sensibles au contenu idéologique véhiculé par les fables de La Fontaine, et n'hésitent pas à le fustiger. Jean Macé[22] s'en prend ainsi longuement à « Les Membres et l'Estomac » qu'il lit, à la suite de bon nombre de ses contemporains, comme une apologie de l'ordre monarchique d'Ancien Régime. Bien entendu, il attaque tout d'abord les approximations scientifiques de cette « fable qui est bien jolie, mais qui le serait encore plus si La Fontaine avait appris l'histoire naturelle, quand il était petit[23] ». Mais il le fait avant tout au nom de sa morale qui dit de la grandeur royale que « Tout travaille pour elle, et réciproquement / Tout tire d'elle l'aliment » et qu'elle « Entretient seule tout l'État ». Cette même idée, développée par Ménénius devant la plèbe romaine dans un épisode historique repris par la fable, justifie une conception hiérarchisée de la société et la domination d'une minorité sur un peuple qui doit se sacrifier : « comme vous le voyez, le bon La Fontaine est entièrement de l'avis de Ménénius, dans la querelle du peuple romain avec les gros bonnets du sénat[24] ». Jean Macé propose ici d'ailleurs, pour rétablir la vérité physiologique et politique de l'apologue, de faire une lecture à revers de La Fontaine. Chez ce dernier, les membres représentent le peuple et l'estomac « la Royauté » dont il est dit dans la fable que « *Messer Gaster* en est l'image » ; à l'inverse, chez le vulgarisateur l'estomac est « le président de la république intérieure[25] » du corps alors que les membres sont des monarques, puisque si ces derniers ne s'occupent pas assez de lui, « il les laisse tout tranquillement dépérir, et voilà des rois bien avancés d'avoir fait les braves ![26] ».

La lecture critique de La Fontaine que ces récits entreprennent permet ainsi une correction des fables qui légitiment l'exposé d'informations scientifiques au centre du projet de diffusion des savoirs propre à la vulgarisation. Mais elle amène aussi parfois à un véritable retournement qui pose le fabuliste en contre-modèle de la nouvelle littérature didactique voulue par ces vulgarisateurs.

---

[21] Hugues Marchal, « Le conflit des modèles dans la vulgarisation entomologique : l'exemple de Michelet, Flammarion et Fabre », in *Romantisme*, n°138, Paris, Armand Colin, 2007, p.67.
[22] Sur ce point, voir mon article « Ce que manger veut dire — l'*Histoire d'une bouchée de pain* (1861) de Jean Macé », *Études de Langue et Littérature Françaises*, Tokyo, Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises, n° 108, 2016, pp.37-54.
[23] *HBP*, p.60.
[24] *Ibid.*, p.61.
[25] *Ibid.*, p.60.
[26] *LSE*, p.11.

La Fontaine comme figure repoussoir

À la suite de l'*Émile* de Rousseau, qui s'attaquait à l'immoralité des *Fables*, les récits de vulgarisation scientifique ne vont cesser de souligner le danger que représente la lecture du « bonhomme ». Au XIXe siècle, La Fontaine cristallise en effet sur sa personne des débats à la fois épistémologiques, pédagogiques et idéologiques qui l'érigent en négatif de ce que les vulgarisateurs prétendent à être : le fabuliste est bien cet auteur institutionnel d'une école qui donne la primauté à l'étude des belles-lettres au détriment de la science, école dont l'enseignement est disqualifié par ces vulgarisateurs qui ne le jugent plus adapté à son époque. Les travaux d'André Chervel[27] démontrent à quel point il fut l'auteur scolaire phare du XIXe siècle, et ceci quel que soit le niveau d'études : on le trouve au programme de toutes les classes pendant tout le siècle, et les professeurs en font de multiples utilisations pédagogiques, allant de la dictée à la récitation en passant par l'explication de texte, aussi bien pour l'enseignement du français et de la littérature que pour celui de la morale ou même de l'histoire naturelle. Les *Fables* sont bien pour l'école du XIXe siècle, selon l'expression de Ralph Albenese, ce « *manuel total*, c'est-à-dire, éthique, civique, littéraire et affectif[28] ». Leur danger tient ainsi à leur poids, car elles ont tendance à se substituer à toute autre source de savoir alors même qu'elles peuvent être fausses. Jean Macé le souligne assez lorsqu'il justifie son entreprise de rectification des « Membres et l'Estomac », en rappelant sa propre expérience :

> Puisque nous en [= cette fable] parlons, il faut que je me donne le plaisir de vous expliquer en quoi elle pèche, et ce ne seront pas je crois, des paroles perdues, car je me rappelle fort bien qu'elle a été longtemps mon seul document sur l'estomac, alors que j'avais votre âge, et bien après[29].

Fabre met quant à lui en avant l'effet conjoint dévastateur de l'étude en classe des fables et de la pernicieuse efficacité de leur forme rimée. Ce qui est en jeu, c'est bien leur fort pouvoir mémoriel qui autorise la fossilisation dès l'enfance d'erreurs dans l'esprit

---

[27] Outre son *Histoire de l'enseignement du français* cité précédemment, on consultera avec profit *Les Auteurs français, latins et grecs au programme de l'enseignement secondaire de 1800 à nos jours*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, Publications de la Sorbonne, 1986.
[28] *Op.cit.*, p.36.
[29] *HBP*, p.60.

des gens. Apprises, récitées, elles restent gravées dans la mémoire et ne peuvent plus être effacées :

> Sa [= la cigale de « La Cigale et la Fourmi » (I, 1)] réputation de chanteuse passionnée, imprévoyante de l'avenir, a servi de thème à nos premiers exercices de mémoire. En de petits vers, aisément appris, on nous la montre fort dépourvue quand la bise est venue et courant crier famine chez la Fourmi, sa voisine. […] Cela pénètre comme un coin dans l'esprit infantile et n'en sors jamais plus[30].

Cette dénonciation de la survalorisation et de la surutilisation des *Fables* doit se comprendre dans le cadre plus général de l'enseignement au XIXe siècle : celui-ci tend à privilégier les études littéraires au détriment des études scientifiques, et ceci au profit des matières les plus très traditionnelles, celles les humanités classiques. Le siècle du progrès est en effet encore à l'école celui du latin et du grec, auxquels est associée la littérature du XVIIe siècle, le classicisme étant considéré comme la meilleure expression de la langue et de l'esprit français. Or La Fontaine se trouve être doublement un représentant de ces vieilles humanités. En tant que traducteur des fabulistes antiques, Esope en tête, il lui est ainsi tout d'abord reproché de ressasser les inepties de l'Antiquité, Fabre rappelant par exemple que « La Cigale et la Fourmi » a une origine grecque, La Fontaine « n'[étant] que l'écho d'un autre fabuliste […] [qui] racontait la Cigale des livres, au lieu d'interroger la vrai cigale, dont les cymbales résonnaient à ses côtés[31] ». Ces humanités classiques, « stupéfiantes études d'un autre temps[32] », sclérosantes et rétrogrades, ménagent d'autre part une place aux œuvres du Grand Siècle, souvent associées à l'absolutisme théologico-monarchique : l'école, en faisant de La Fontaine le représentant le plus éminent du classicisme, le lie immanquablement à la figure de Louis XIV, unanimement raillée par les vulgarisateurs. Il est tour à tour chez Macé « ce roi si fier, qui se faisait appeler *le Grand*, et qui s'entendait comparer au soleil, sans sourciller[33] », ce monarque sans envergure naturelle tant « il est difficile de s'imaginer Louis XIV exerçant une fascination sur le peuple sans ses talons rouges et sa perruque[34] », ou encore chez Mangin un despote condescendent, dénué de toute curiosité

---

[30] *SE.I*, p.1052.
[31] *Ibid.*, pp.1053-1054.
[32] *HB*, p.143.
[33] *HBP*, p.171.
[34] *LSE*, p.269.

intellectuelle puisqu'il « était bien trop occupé de guerre, de politique, d'étiquette et de galanterie pour accorder sa royale attention à de pareilles bagatelles. Cela était bon pour des naturalistes[35] ». Pris dans ce halo des humanités classiques, La Fontaine devient aux yeux des auteurs de récits de vulgarisation scientifique l'archétype dépassé d'une littérature didactique qui n'est plus adaptée à la réalité du XIXe siècle. Les vulgarisateurs annoncent la critique formulée par Roland Barthes un siècle plus tard contre ce « classico-centrisme » de l'enseignement qui repose sur l'équation « le classique français, c'est le pouvoir monarchique[36] ».

Conclusion

Objet tour à tour de louanges et de critiques, à la fois puissance tutélaire et contre-modèle des récits de vulgarisation scientifique, La Fontaine se trouve au centre des stratégies discursives et polémiques adoptées par cette nouvelle littérature didactique en quête de légitimité. Si cette dernière aime à rappeler la figure de celui qui donna ses lettres de noblesse à la littérature instructive, elle n'hésite pas à se servir du fabuliste pour rejouer la Querelle des Anciens et des Modernes : elle ne cesse de se vanter d'être de son temps, tout en soulignant l'inadéquation des *Fables* à un monde en changement tournés vers les idées de progrès, de sciences et de démocratie. Selon elle, cette ère nouvelle demande une littérature nouvelle, et au réquisitoire idéologique, au reproche épistémologique, s'ajoute l'affirmation de l'alliance nécessaire des belles-lettres avec une science véritable, « destinée à régénérer la littérature, la philosophie — qui sait ? — la poésie peut-être[37] ».

Ce fut néanmoins La Fontaine qui devint à la fin du siècle l'auteur officiel de l'école de la IIIe République, et ce sont ses fables qui servirent à l'éducation civique des citoyens. Une fois l'étude des sciences naturelles rendue obligatoire en 1882 et assurée par l'institution scolaire, il semble que les récits de vulgarisation scientifique aient perdu leur raison d'être, et leur nombre n'a cessé de diminuer dans les vingt dernières années du siècle jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Restaient les *Fables*, qu'une lecture soigneusement encadrée permit de rendre conformes à la morale républicaine.

---

[35] *VSC*, p.97.
[36] Roland Barthes, « Réflexions sur un manuel » in *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p.53.
[37] *VSC*, p.384.